

Anne Pollier

Femmes de Groix *ou la laisse de mer*

Collection Témoins/Gallimard



Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1983.*

A tous les miens
ANNE POLLIÉ.

CHAPITRE I

Mon père naviguait sur un cargo de la ligne d'Afrique appartenant à la Compagnie du Nord, dont le port d'attache était Dunkerque. Ce bateau devait être l'*El Kantara* qui, peint par lui, taillant une forte mer gris-bleu sous un ciel de fin d'orage, domina durant si longtemps notre table familiale.

Après la naissance et la mort à dix-huit mois d'un fils jamais oublié, ma mère quitta l'île de Groix, où s'était écoulée son existence, si particulière aux populations îliennes, de fille de marin et, plutôt que de paysanne, de *paysan*. Elle vint habiter Dunkerque, c'est-à-dire à la fois la « ville » et un « lieu étranger ». C'est là que je naquis. Elle s'y trouva fort dépaysée, dans son costume traditionnel et sous la dentelle de sa coiffe, mais, telle que je l'ai connue durant le reste de son existence, toujours fort droite, indifférente à la curiosité qu'elle soulevait ou ne laissant rien deviner de son désarroi. Les voyages coûtaient cher et j'avais atteint mes quatre ans quand elle put m'emmener en Bretagne, afin de me faire connaître « ma famille et mon pays ».

Pour l'enfant née dans un monde différent, que représentait l'île atlantique où n'auraient dû avoir lieu, selon le programme établi — vite bousculé par de vastes événements —, que de passagères retrouvailles d'une jeune femme avec les siens ? Sans doute, tout d'abord, l'occasion de bouger et aussi de satisfaire une curiosité qui s'éveille si vite, chez certains enfants. Mais ce que je savais déjà, car ma mère se vantait de m'avoir toujours parlé *depuis le commencement* « comme à une personne raisonnable », c'est que j'étais de Groix et non pas réellement de cette rue du Collège, à

Dunkerque, où « maine Monceau », la matrone qui l'avait aidée lors de ma naissance, et que je connaissais bien, revenait souvent voir « son quinquin » et avaler un petit verre. Je savais que, ni cette forte femme ni — figure encore plus familière — ma brune et délicate marraine flamande, pourtant un peu notre parente par son mariage du côté de mon père, ne composaient ma famille. Ma famille, c'était à Groix que j'allais la connaître. La seule, puisque mon père, son propre père ayant disparu en mer avant sa naissance, sa mère morte d'épuisement et de misère lorsqu'il n'avait pas onze ans, arraché à cet âge de son village du golfe du Morbihan devait trouver, comme on disait, « son nid » à Groix, depuis son mariage. Un nid où il ne se posait, pourtant, que de passage, mais où la chaleur d'un vieil homme et d'une vieille femme, chaque fois, se refermait sur lui. Mes grands-parents l'aimaient.

On ne saurait beaucoup voir du monde lorsqu'on a quatre ans et demi, mais la mémoire de chacun n'est pas une mémoire brute : c'est celle que l'on tient éveillée, que l'on réchauffe, que l'on nourrit d'un lait d'autres mémoires. Me serais-je, par exemple, souvenue de maine Monceau si on ne m'en avait tant parlé ? Je ne pouvais, alors, m'en rendre compte, mais combien cela m'a été sensible plus tard : cette femme en tablier blanc et bonnet, dont le rôle d'accoucheuse-soignante-veilleuse n'existait pas dans son village, a symbolisé, pour ma mère, son éloignement, la perte de ses racines. Elle a entraîné avec elle tout ce qui, là-bas, était singulier, insolite : la folie des carnavals du Nord, le défilé d'énormes bandes costumées, les géants dansant au-dessus de la foule, les ducasses, aussi bien que la richesse profuse des processions emplumées d'anges, brillantes de bienheureuses en robes d'or et d'instruments de torture, portés sur des coussins d'un rouge de sang.

Ma mère émerveillait la famille de ses récits comme si elle revenait d'une lointaine Afrique ou du pays des Esquimaux. Je veux dire qu'elle surprenait et laissait vaguement incrédule.

Même dans les choses les plus ordinaires, elle tenait le compte des *différences* et, après toutes ces années passées dans le Nord, ne s'étonnait pas seulement du froid et de la glace des hivers ou de l'énorme Minck dont les poissardes, coiffées du bonnet froncé

derrière la tête en une vaste auréole, fumaient la pipe comme des hommes, mais du plus humble fait, tel celui de sucer une « tablette », qui est une sorte de bonbon, en buvant son café tiédi dans la soucoupe, ou de caraméliser la bière (dont son auditoire féminin ne connaissait d'ailleurs pas le goût) en y plongeant un tisonnier porté au rouge. Sans parler de la cuisine : ce lapin, surtout — viande alors ignorée ou méprisée chez nous — accommodé, pour comble, au sucre et aux pruneaux !

Ce n'est certes pas ma marraine, que je devais retrouver après une séparation de cinq années et bien connaître alors, qui pouvait se faire l'intermédiaire entre ces deux mondes, elle qui, en dépit de son mariage breton, n'avait jamais mis l'orteil en Bretagne, elle, la Flamande, en qui ne s'était pas éteint un vieux sang espagnol, si bien faite à ces frénésies et familière de ces mœurs étrangères. Et, d'ailleurs, ce que l'on comprend le moins, chez un nouveau venu, n'est-ce pas sa surprise même, devant ce qui va de soi ?

Durant notre longue séparation, ma mère n'a cessé de parler d'elle et, si je savais bien qu'elle n'était pas « ma famille », elle ne m'en était pas moins proche, cette femme déjà âgée que je savais sans enfants, devenue folle du « quinquin », sa filleule, sa Suzon, sa Zézette, qui pleurait à cause d'une séparation prévue pour quelques mois, mais tenait pourtant à me parler d'îles (discours peut-être conjuratoire), m'apprenant à dessiner leur forme ronde soulignée d'un trait bleu. Mes « cahiers de dessins », objets précieux, elle devait même les emporter avec elle à la cave où, au moment des bombardements de la Première Guerre, faute d'un système d'alerte, les Dunkerquois durent établir leur existence dans de véritables petits appartements souterrains.

Combien elle m'était proche mais pourtant surprenante, par ce que j'entendais raconter d'elle ; ainsi, sa façon de se laver « nue, toute nue » dans le baquet alors que nous faisions notre toilette *comme il fallait*, sous la chemise, baissée ici, retroussée là, comme si le mal avait été non pas de découvrir telle ou telle place mais, agressivement, le corps dans son entier. Ou bien encore, je savais que ses cheveux étant, à plus de cinquante ans, demeurés noirs et fort épais, sans la moindre vergogne, elle défaisait son chignon devant une demoiselle de magasin surprise par leur abondance

pour lui prouver que si, hélas, elle ne « marchait plus dessus » comme dans sa jeunesse, leur pointe dépassait encore ses mollets.

Comme elle dut être surprise, cette marraine qui me surprenait, moi aussi — peut-être simplement d'être là, et non plus mon étrange, lointaine marraine-fée — quand, à la place d'une merveilleuse Zézette, elle découvrit une Suzanne tachée de rousseurs, gauche et timide, parlant avec l'accent de Groix. Ou, plutôt, ne parlant pas... Et combien il leur fut difficile, à l'une et à l'autre, de se retrouver !

En vain me montrait-elle des jouets soigneusement rapetassés, repeints par l'homme charmant — son mari — que j'appelais mon parrain mais ne connus, à vrai dire, qu'à ce moment-là, tant elle avait d'abord tout submergé pour moi... En vain posait-elle devant moi des poupées dont elle avait refait tout le trousseau en me demandant le nom que je leur donnais autrefois... Ma mère, qui se rendait compte de ce qu'avait été, pour ce couple, l'attente de mon retour, essayait en vain de ranimer ma mémoire. Rien. Je ne trouvais rien de ce qu'elle avait pourtant essayé de faire vivre pour moi, mais dont je m'étais fait une *autre* image. On me montra enfin mes cahiers de dessins, pleins d'arbres mal attachés au sol, de maisons de guingois, de marguerites bleues, vertes ou violettes, trésor préservé par de tendres mains. Il me semblait bizarre qu'on eût gardé ces choses qui faisaient un peu honte à l'enfant de près de dix ans, fière de *bien dessiner* désormais. Je m'arrêtai devant des ronds bordés de bleu et demandai étourdimement :

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Oh ! Ça non plus, tu ne te rappelles pas ? Tu dessinais des îles... »

Peut-être y a-t-il eu des larmes dans ces yeux. Soudain, le souvenir remonte en moi. Mais c'est un souvenir « à côté » : celui d'une parole ou, moins encore, d'un ton de voix comme d'un ancien murmure à mon oreille : « Tu ne préférerais pas rester ici avec moi ? » Comme alors, peut-être, je ne sais que dire. Je baisse la tête. Je me tais.

De toute façon, tout était dit : le train m'avait emportée. J'allais vers cette île qui était « mon pays », cette famille qui était « la mienne » et la joie, l'excitation du voyage mettaient en effervescence ma petite personne. Jamais ma mère ne m'avait trouvée aussi insupportable, à force d'agitation, de bavardage, de questions auxquelles je n'attendais même pas de réponse. Elle m'a souvent rappelé la peur qu'elle avait eue, gare d'Orsay où — venant de la gare du Nord — nous devions prendre le convoi de Bretagne quand, fatiguée d'attendre, je partis seule à la recherche du train. Si petite et mêlée à la foule, je ne fus pas retrouvée sans mal, au bout d'escaliers et de quais, en contemplation devant une locomotive enveloppée de vapeurs. Aussi, quand elle me tint, ma mère ne craignit pas de défaire, séance tenante, les courroies de sa grosse valise de toile noire, pour me revêtir, sans attendre, des vêtements préparés pour les dimanches, si soigneusement enveloppés par ma marraine dans des papiers de soie. A ma honte — là, *devant le monde !* — je dus le revêtir tout entier, ce costume du rouge le plus vif : la robe et la veste tricotées à damier, comme les bas, que l'on attachait par des cordons au petit corset de toile, les mitaines et finalement la capote de velours garnie d'un « dépassant » de dentelle et, de chaque côté, d'un nœud de satin flamboyant. Ainsi, devait penser ma mère, non seulement je serais aussi facile à distinguer qu'un unique coquelicot dans un pré mais, en outre, je ne pourrais échapper à l'attention des gens qui, déjà, se détournaient de leur hâte pour m'appeler Chaperon rouge...

L'enfant le plus timide n'en éprouve pas moins le désir de briller, d'apparaître comme particulier (et quoi de plus particulier et de plus beau que tout ce rouge vous couvrant de la tête aux pieds?), mais les compliments, l'approbation, les sourires le troublent, renouvelant son besoin d'effacement. Je ne saurais l'affirmer : je crois pourtant que c'est ce jour-là que je connus pour la première fois ces tiraillements un peu douloureux des élans contradictoires. Aussi l'image d'une coiffure aux rubans encadrant le visage — un troisième nœud fleurissant juste sous le menton — est demeurée pour moi comme le reflet même du voyage. Non seulement je ne l'ai jamais oubliée, mais elle se superpose au voyage lui-même, à la découverte des choses, à l'entrée dans une nouvelle vie. Et c'est sans doute aussi pourquoi le premier

souvenir que je garde de l'île, c'est celui d'un rivage brumeux, lointain, encore imprécis, vu depuis le pont d'un bateau où se penche une petite fille, les mains serrées de chaque côté de la tête pour maintenir une capote aux nœuds rouges dans quoi s'engouffre le vent.

CHAPITRE II

On était en mai 1914. Ils devaient encore longtemps rouler et tanguer les petits vapeurs du courrier, vibrant d'un halètement de machine et du craquement des mâts, qu'au moindre gros temps une lame balayait, chargés d'hommes vêtus de bleu et de femmes en coiffes (elles, souvent réfugiées dans la « chambre »), dans une rumeur de voix hautes, au lourd accent, que le vent emporte ou rabat ; ces petits vapeurs dont j'ai tant aimé les cuivres verdis, les minuscules hublots et l'indicible odeur de bois mouillé, d'huile chaude, de cordage : de navire, enfin ! Odeur qui s'est perdue, avec toutes celles d'un autre temps. Dans ces années-là, c'était une note verte de mousse marine, brochant sur la moisissure des bois et celle de l'eau vaseuse, remuée par l'hélice ; celle, aussi, des tas de sable jaune et des ancres rouillées, caissons, balises, bouées, que sais-je... Tout objet de bois, de fer, de cuivre avait la sienne, qui ne se laissait pas oublier.

Le port de guerre débouche là et on longeait des cuirassés, fatigués et rouillés, s'ils revenaient vers l'arsenal, ou bien repeints de frais ; quelquefois, la silhouette nouvelle d'un hydravion qu'on regardait avec curiosité.

Lorsqu'on approchait de la citadelle de Port-Louis (alors superbe, sous son couronnement perdu dans les années quarante), Groix, capitale de la pêche au thon, était déjà présente. Accablée sous les centaines de thoniers pour lesquels son abri était insuffisant, en dépit d'un ajustement bord à bord digne des sampans de l'Extrême-Orient, qui permettait de parcourir la surface entière du port à pied sec, l'île les essaimait autour d'elle.

L'hiver, désarmés, on en voyait au long de la Rivière d'Hennebont et sur les vases de Port-Louis. Au printemps, moment de cette révision qu'on appelle l'espalmage, tout abri était bon : plage retirée, crique, ourlet sableux. Enfin, en mai, vers le temps fiévreux des grandes *partances* où, à la seule force de leurs voiles, poursuivant un poisson capricieux, ils s'élanceraient parfois, au nord, jusqu'aux côtes d'Irlande, au sud, jusqu'à celles du Portugal ou de Mauritanie, on les voyait s'égailler dans les Courreaux qui séparent l'île du continent, soit que l'équipage ait eu à terminer ailleurs un armement, à essayer voiles ou pièces changées, soit seulement pour reprendre en main sa monture, les hauts tangons en antennes d'insectes relevés le long du grand mât. Ils étaient la gloire de la mer, ces dundees à la coque peinte de couleurs gaies, à la vaste voilure où se mariaient tous les tons dérivés du roux, du rose, avec parfois l'accent d'un tape-cul, d'un hunier jaune, grenat ou bleu.

Les choses étaient donc ainsi quand, en mai, je vis Groix pour la première fois et que, petite enfant que j'étais, elles me frappèrent au cœur — bien des images, sans doute, s'étant superposées pour composer celle qui m'est restée.

Combien, déjà, dès Port-Louis doublé, le monde apparaissait autre, avec quelque chose de vif, de propre, d'aussi neuf qu'en ses commencements, l'odeur intime d'une mer vraiment maritime, habitée par ses algues et par ses créatures, où l'on pouvait voir miroiter un banc de sardines ou bien des marsouins apparaître et bondir dans ce qui paraissait l'exultation d'un jeu.

Par mauvais temps, accroché le plus longtemps possible au-dehors, comme on aimait — enfants — à se sentir les joues blanches et froides et l'intérieur du nez tapissé de l'odeur profonde de cette mer dont, réfugié enfin dans la « chambre » en contrebas, on croirait voir le *dedans*, à travers les troubles hublots, chaque fois qu'avec le bateau le plus lourd de vous-même tomberait au creux des lames, votre cœur demeurant mystérieusement accroché on ne sait où, en un lieu de peur et d'exaltation.

Enfin, quand, à l'abri de l'île, la brutalité de la mer tombait dans un glissement doux vers Port-Tudy, ses maisons en rond, ses mâts pressés comme épis dans un champ, c'était l'haleine de la terre — d'une terre différente — qui venait vers vous, celle des

foins et des landes, des foyers où le feu s'allume, du pain que l'on cuit quelque part ou que l'on apporte en grandes meules pour l'avitaillement des bateaux. L'odeur de l'île, enfin... Une douce odeur de vie humaine, à quoi participaient celle des cirés des hommes, baignés d'huile de lin, celles de la forge, des voiles que l'on teint, du goudron, des cordages, de la pierre du quai elle-même (odeur si puissante et si pure, montant de la marge ruisselante, couverte et découverte sans cesse par la marée). Oh, tout cela garde sa ressemblance, mais comme l'image dans un miroir usé. Il faut le hasard, la chance, le choc miraculeux pour que monte à vos narines une unique, saisissante odeur de passé.

Cette présence d'une mer que, dans le Nord, je n'avais pas connue dans une pareille intimité, sa vitalité, ses odeurs... c'est toujours cela qui déclenche la petite mécanique du souvenir. Je sais que ma jeune tante était venue nous accueillir à Lorient et mon grand-père à Port-Tudy, tandis que ma grand-mère nous attendait au village, mais leur présence, qui devait tant compter pour moi, je l'ai sans doute moins perçue tout d'abord que celle du lieu même. Moins la découverte d'une famille que la profondeur heureuse du dépaysement et la connaissance que j'eus, très vite, d'une liberté à laquelle participait (merveille pour l'enfant élevée entre des grandes personnes) un petit peuple de cousines ou voisines de mon âge, qui allaient grandir avec moi.

Je ne sais si, la première fois, j'ai été surprise ou déçue par la silhouette même de l'île mais, familière qu'elle m'était devenue, elle m'étonnait toujours d'être si étirée, et non le galet, l'œuf, le rond dessiné, en somme, que j'avais attendu.

« *Ter leu er mez taolet...* » : « Trois lieues au large jetée... », dit le barde groisillon Jean-Pierre Calloch dans un poème consacré à son petit pays. C'est que cela n'est guère, pour le recul du regard : l'œil saisit avant tout cette apparence de mur sortant de l'eau... L'air d'un poisson échoué ! Impression assez juste, puisque les proportions peuvent être celles d'un long poisson : environ huit kilomètres sur trois. Encore faut-il ajouter qu'au temps de ma découverte, et regardée ainsi, le dos tourné à Lorient, l'île était, plus encore qu'aujourd'hui, dépouillée. Plateau alors dépourvu d'arbres, sauf au creux secret des *stangs*, ou vallons, creusés par d'invisibles ruisseaux.

Rien... Les villages côtiers (Port-Lay, Port-Mélitte) disparaissaient à peu près dans le retrait même de leur port. Et pas une maison isolée, curieuse pour, du haut de la côte, venir guetter l'horizon. Ce temps est celui, encore inquiet, du repliement, des villages tressés en rond, bien serrés, ne s'égaillant, et à peine, que sur leur bord.

La pointe éblouissante des « Grands Sables », poussant dans la mer l'unique plage convexe existant en Europe, à une extrémité les falaises verticales, sauvages, qui portent le Grand Phare, de l'autre, Port-Tudy creusé presque au milieu, quelques signaux ou amers, le gris-roux des falaises, le vert des landes, cela seul apparaissait comme sur un dessin naïf.

Vu du ciel seulement, le poisson s'élargit jusqu'à être sole ou turbot, abandonné sur un rivage et rongé sur ses bords. Mais la photographie aérienne aplanit le faible relief, supprime le creux des vallons, annule l'errance du regard et le mystère. Seul l'autre bord du croquis révèle enfin son existence, cette ligne dévalant par ressauts depuis la Côte Sauvage jusqu'aux basses des Chats, marquée de caps, de criques parfois étirées en petites « rias », de curieuses failles comme le Trou de l'Enfer et d'une jolie baie arrondie qui est celle de Locmaria, mon village, dont un des charmes est de regarder non pas, comme Port-Tudy, vers la ligne continentale, mais vers la « grande mer ».

Un pays assez raboteux pour qu'on ne cesse guère d'y monter ou descendre, mais assez plat pour que, des basses lucarnes de notre maison, on pût apercevoir plusieurs hameaux (nous disions, fussent-ils composés seulement de quatre ou cinq maisons, des *villages*) et — merveille — plusieurs moulins à vent à la lourde maçonnerie ronde, aux ailes rudimentaires en forme d'arête de bois dans lesquelles se glissait un pan de toile à voile rousse ou déteinte jusqu'au tendre rose, évoquant le gréement d'un bateau : ces moulins dont mon grand-père, de là-haut, dans son grenier, affirmait compter sept ou peut-être huit. Certes, sa vue était perçante, mais il était si menteur, par goût du jeu et plaisanterie ! Et d'ailleurs, je crois bien qu'il n'a jamais été recensé, sur toute l'étendue de Groix, que six moulins, tous, alors, en état de marche. Il fallait bien, pour la vie des gens et des bêtes, semer, faucher, battre, moudre enfin le blé ou l'orge, d'ailleurs beaux, tout mal à

l'aise qu'ils étaient dans un espace exigu car, étant donné l'excessif morcellement des terres à la suite de chaque héritage, le bien de chacun se dispersait alors en « sillons » : pièces de terre longues et étroites, bombées comme des tombes (où la charrue traçait ses propres sillons, qui avaient fini par donner leur nom à l'ensemble). Non seulement une famille ne possédait, en général, que peu de pièces, ou même une seule, en un même lieu, mais encore chacun semait à sa guise, sans se soucier du voisin ; de sorte que, vue du ciel, si on y avait en ce temps regardé, la surface de l'île, en dehors des landes, serait apparue comme un patchwork, aux pièces régulières, mais curieusement opposées, de culture vivrière et de verdure où une vache se trouvait au piquet, au bout d'une courte corde.

Quant aux villages, d'un blanc éclatant, qu'on avait encore de bleu à la façon d'une lessive, parfois touchés d'ocre pâle ou de rose, on les aurait vus comme des poignées de coquillages qu'un enfant a posées, de-ci, de-là, sur la trame usée d'un tapis.

Terre dépouillée... Aucune hauteur, aucun bois, mais l'espace, le vent, la pureté de la lumière. Si proche, surtout, la mer.

Avant toute chose, il y avait la mer : la mer plate, verte ou bleue des beaux jours, qui offre aux jeux des enfants sa fraîcheur, ses architectures de roches, ses sables, la vie excitante des marées — à l'heure dite réveillant l'algue, le coquillage, toutes les bêtes marines engourdies. Ou la mer blanche, grise, noire de la mauvaise saison, soulevée en montagnes, fouettée de pluie, disparaissant sous une brume fumeuse d'où elle émerge soudain, parée de vert et d'or comme la queue d'un fabuleux poisson... Avant toute chose, il y avait cette eau toujours présente et sans limite, pour ceux de notre bord tourné au large où, suivant la luminosité du temps, on pouvait voir surgir en un point, un phare, deux phares, la pâle silhouette de Belle-Ile, qu'un petit miracle atmosphérique rend quelquefois si proche, précise comme un bijou. On connaissait des tapages démesurés ou bien, dans les calmes, cette paix de l'étable, ce friselis presque imperceptible du flot. Et encore, d'aspect toujours saisissant — lorsque le vent vient de terre et emporte le bruit — la vision fantomatique d'une violence muette.

Les senteurs douces, alors, dominaient, tissées d'herbe, de

petites fleurs, d'humus entrouvert. Mais, d'autres jours, ceux, surtout, de la mauvaise saison, l'odeur de la mer et elle seule pénétrait jusqu'au fond des plus profondes retraites. Même si le bruit de l'eau : coup de fouet, jaillissement, ruissellement, roulement, grondement, et même si le vent s'était tu, dès le réveil on aurait su le temps qu'il faisait à cette odeur glissée sous les portes, non plus celle du jour frais lavé, mais le grand remugle des tempêtes.

Les enfants des marins, les enfants *déplacés*, ont plusieurs enfances. Comme ceux des militaires en garnison lointaine, des fonctionnaires autrefois « coloniaux » et, aujourd'hui, les enfants des techniciens ballottés au gré des travaux conduits dans le monde entier. Plusieurs enfances, car les souvenirs de leur vie ne forment pas une somme confuse, surtout lorsque l'enfant a ses pôles, vers lesquels, sans cesse, il revient. En ce cas, les souvenirs nouveaux d'un même lieu ne font que s'ajouter aux anciens, pour dessiner un cercle de plénitude autour de ce lieu-là, auxquels les autres cercles, créés ailleurs, sont étrangers.

C'est ainsi que ma vie, si je regarde l'île, au cours de ces années où se forme l'enfant et, par là même, l'adulte qu'il est en devenir, se dessine comme un *tout*, en dépit de mois passés à Lorient, du retour à Dunkerque à la fin de l'été 1919 et d'un autre départ, cette fois pour Le Havre, quand l'enfance s'achevait, glissait dans l'adolescence. Revenait toujours Groix, comme un refrain répété, obsédant.

L'île une fois retrouvée, les gens, les lieux se replaçaient tout naturellement dans une mémoire qui leur gardait exactement leur place. Certes, les paysages, par cet « effet d'optique » que tout enfant a connu, paraissaient d'abord avoir changé, mais pour se réajuster ensuite, les distances, les sites apparaissant comme rétrécis avant de retrouver leur vraie mesure : ainsi cette grand-route, demeurée inexplicablement si large dans l'esprit, puis devenue, le premier jour où on la revoyait, de proportions risibles, se rétablissait dans ses distances et ses privilèges de grand-route.

Pendant longtemps, Groix n'a été qu'un lieu à peine fréquenté par ceux de l'extérieur. Certes, chaque année, la Bénédiction solennelle des bateaux et du bras de mer lui-même attirait une petite foule de gens « à la mode de la ville » à la mesure du nombre considérable de prêtres qu'elle déplaçait (encore cette foule, pressée sur le quai et sur les jetées, n'était-elle déjà plus celle — affirmait la mémoire collective — de la glorieuse fête de la mer, un peu païenne, qui s'était autrefois déroulée sur l'eau même). C'est que cette cérémonie religieuse avait lieu à la meilleure saison et que son public était celui qu'attire, comme mouches sur le miel, toute manifestation, surtout ornée de chants ou de musique, d'un claquement de drapeaux ou de bannières : celui qui regarde défiler le cortège, le régiment, le pèlerinage. Passé ce court moment, toute effervescence retombait. Sur les anciens courriers — commis voyageurs et autres professionnels du déplacement mis à part — on ne trouvait que des Groisillons qu'on connaissait, avec qui on échangeait saluts et bonnes paroles. C'est que la lagune lorientaise s'étale largement ; les vedettes de la rade y emportaient de tous côtés les promeneurs vers des sables et des verdure. Mais Groix ? Groix retranché derrière ce large bras de mer : les Courreaux, chemin des navires de commerce et de guerre, dont les rudes petits vapeurs ruisselants et rouillés donnaient une idée redoutable. Et puis, qu'aurait-on été faire, au bout de plus d'une heure que durait alors le voyage, dans cette île apparue comme un pan de muraille surgissant de la mer ?

Durant le temps de la Première Guerre, où je fréquentai, tantôt l'école chrétienne du Port, à Locmaria, tantôt l'école communale, à Lorient, je n'ai jamais rencontré d'écolière lorientaise qui connût l'île. Et il en était de même pour nos voisins, à l'orée de la rue Carnot proche de l'embarcadère. Certes, on était bien obligé de croire à l'existence de Groix, prouvée par les allées et venues du vapeur et par les appels de sirène, déchirants, excessifs, qui vous faisaient toujours sursauter. Cela s'arrêtait là. Mais on connaissait bien, par contre, les Groisillonnes. « Fièrè

Anne Pollier

Femmes de Groix

ou la laisse de mer

Une femme et un pays. La femme, c'est l'auteur, Anne Pollier (1910-1994), née à Dunkerque d'une mère originaire de l'île de Groix et d'un père navigateur né lui-même au bord du golfe du Morbihan.

C'est à Groix, le pays maternel, qu'elle arrive à l'âge de quatre ans et que, la guerre survenue, elle passera son enfance, dans un monde livré aux femmes, aux vieillards, aux enfants. Ici, les hommes ont toujours été pêcheurs, longtemps misérables et contraints à s'expatrier, ou lancés dans l'aventure de la pêche hauturière qui a déterminé toute la vie sociale jusqu'à la veille de la Seconde Guerre.

Quant aux femmes, portant fièrement le dimanche la coiffe de dentelle, elles se consacraient aux durs travaux agraires que nécessite une terre pauvre, émietée en sillons minuscules, réduite à la « tranche », à la faucille, au carré de trèfle, à l'endettement, aux rares points

d'eau. Condition qui eût été intolérable sans l'entraide, la convivialité, le rire toujours étouffé et toujours rejaillissant.

Privés de tout ce qui n'était pas leur liberté, les enfants s'épanouissaient dans la possession de leur propre monde : richesses des trous d'eau sur les côtes rocheuses, champs, landes et vallons, blanc rivage où personne ne vient troubler le dessin de milliers de pattes d'oiseaux, parmi les varechs de la *laisse de mer*, cette marque du passage des marées sur la sable.

À travers la vie d'une famille, ce livre évoque l'île dans les grandes lignes de son histoire et fait revivre ce passé si proche, qui ne demeure pourtant que dans quelques mémoires.

Auteur de trois romans parus aux Éditions Gallimard, et de deux autres à la Guilde du Livre de Lausanne, Anne Pollier a reçu en 1969 le Grand Prix de la nouvelle au premier Festival du Livre de Nice. Veuve du journaliste économiste Robert Pollier, grand-mère d'une famille nombreuse, sa vie s'est partagée entre Paris et la Bretagne.

nrf

Photos collection particulière.



9

782070 254118



83-IV

A 25411

ISBN 2-07-025411-9

COLLECTION TÉMOINS

Entre le journalisme et l'essai, le reportage et l'étude, l'enquête et l'analyse, *Témoins* réunit des ouvrages hors série où les grands problèmes d'aujourd'hui apparaissent sous un angle inattendu.

Tantôt ce sont des documents bruts : mémoires, interviews, enregistrements au magnétophone, comme *Mon Septennat* de Vincent Auriol ou *La Vida* d'Oscar Lewis ; tantôt des récits ou correspondances qui livrent, encore chaude, l'expérience toute crue de l'auteur : *Les Frères de Soledad* de George Jackson ou *L'Aveu* d'Artur London.

Des livres d'actualité que l'on pourra relire demain. Issus de tous les horizons politiques ou sociaux, littéraires ou scientifiques, ils voudraient traduire la sensibilité de notre époque et composer le dossier du monde contemporain.

Extrait du catalogue :

Léon et Natalia Trotsky
Correspondance
1933-1938.

Édouard Kouznetsov
Lettres de Mordovie.

Michael B. Frolic
Le Peuple de Mao
Scènes de la vie en
Chine révolutionnaire.

Karlo Štajner
7 000 jours
en Sibérie.

Claude Cadart
Cheng Yingxiang
Mémoires de Peng Shuzhi
L'Envol du communisme
en Chine.